

Petite revue de philosophie

L'enseignement rieur de Mikel Dufrenne

René Payant, †

Volume 9, numéro 1, automne 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1103503ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1103503ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (imprimé)

2817-3295 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Payant, R. (1987). L'enseignement rieur de Mikel Dufrenne. *Petite revue de philosophie*, 9(1), 215–227. <https://doi.org/10.7202/1103503ar>

**L'enseignement rieur
de Mikel Dufrenne**

René Payant †

*Professeur au département d'histoire de l'art
de l'Université de Montréal*

† Décédé le 3 novembre 1987.

Pourquoi un colloque sur Mikel Dufrenne? D'abord parce que c'est une excellente suggestion de Guy Bouchard de l'Université Laval qui a rejoint nos intérêts¹. Je regrette d'ailleurs qu'il n'ait pu finalement se joindre à nous, ainsi que d'autres collègues et amis que nous avons invités. Pourquoi «Mikel Dufrenne au Québec»? C'est la version que la Société d'Esthétique du Québec a donné au projet initial. Parce que Mikel Dufrenne et le Québec c'est — la formule n'est pas trop forte — *une longue histoire d'amitiés*. Mikel Dufrenne est

1. Ce colloque a été organisé autour de quelques règles de jeu que je me permets de rappeler car tous les participants y ont souscrit d'emblée et ont ainsi fait de la rencontre une réussite. S'adressant principalement à un public d'étudiants en histoire de l'art, ce colloque visait à démystifier le rapport généralement entretenu avec les «grands auteurs européens». Pour entraîner la discussion, les exposés étaient le plus informels possibles et construits autour d'anecdotes, d'expériences personnelles. C'est pourquoi la présentation qui suit s'est développée un peu à bâtons rompus.

depuis longtemps lié au Québec. Et il n'est pas exagéré de dire que le Québec lui doit beaucoup. Mikel Dufrenne partage depuis longtemps les intérêts des Québécois, leur quête d'identité, leur désir d'indépendance... Il aime leur culture; il en admire depuis longtemps la poésie. Quant aux Québécois, ceux de la communauté universitaire surtout, ils sont nombreux à lui devoir quelque chose. Qui ne l'a pas eu comme directeur de thèse? Qui ne l'a pas eu comme membre de son jury? À qui n'a-t-il pas donné des cours? Qui n'a-t-il pas stimulé à publier, en ouvrant sa revue ou les collections qu'il dirige aux recherches d'ici? Qui n'a-t-il pas aussi stimulé par de longues conversations, où la discussion n'est jamais l'imposition d'une idée? Qui ne s'est pas servi de sa réflexion philosophique, ne serait-ce que par bribes, pour construire la sienne (voire sous le mode d'opposition)? Je pourrais allonger cette liste, mais elle témoigne déjà abondamment de la diversité des rapports qui lient Mikel Dufrenne au Québec. Alimentée par de fréquents séjours au Québec, une amitié s'est progressivement développée avec le philosophe.

Nous voudrions que cette rencontre soit un «hommage». Mais l'idée d'hommage est peut-être trop lourde, pompeuse ou révérencieuse. Elle laisserait peut-être entendre un acte de foi, l'adoration, voire l'idolâtrie! Il n'en est pas question. C'est pourquoi nous dirons qu'il s'agit plutôt d'une célébration, d'une *fête* que l'on veut donner à notre ami... pour tout ce qu'il nous a *enseigné*. Nous ne sommes pas un cénacle de disciples, ni une cour d'épigones. Mikel Dufrenne n'est pas un mandarin. C'est l'ami que nous voulons célébrer, et remercier.

Les communications qui vont suivre s'enchaîneront pour tracer le portrait de cet ami: du philosophe, mais de l'homme aussi bien. Car chez Mikel Dufrenne l'un rejaillit dans l'autre. Au moment où on proclamait la mort de l'homme, disparaissant comme à la limite de la mer un visage dans le sable et mettant tout l'humanisme dans un état de crise aujourd'hui incontournable, Mikel Dufrenne écrivait *Pour l'homme*. Réaction? Pas du tout, et loin de là. Contre-courant? Peut-être. Proposition intempestive dirait Nietzsche, dont l'«inactualité» est salvatrice. Mikel Dufrenne admettra volontiers que l'homme est mort comme idéologie; mais il se refuse à le voir disparaître comme *morale*. C'est-à-dire en tant qu'il est pour l'humanité (à construire), un impératif catégorique: le lieu de l'originaire, ou du moins le lieu où l'originaire fait pression...

Lorsque j'ai entendu parlé de Mikel Dufrenne pour la première fois au Québec, une rumeur circulait entre amis, un peu comme une boutade: «Mikel Dufrenne, disait-on, développe sa réflexion (sous-entendu: une théorie, ou plutôt une esthétique du plaisir) pour justifier la vie qu'il mène!» La formule était certes ironique; et elle a beaucoup amusé. Aujourd'hui que je me la rappelle, elle m'apparaît tout à fait juste et justifiée. Je vous dirai maintenant pourquoi.

J'amorcerai donc le portrait de Mikel Dufrenne en le composant par petites touches nietzschéennes. Dufrenne-Nietzsche? Le couple pourra en étonner plusieurs. Mais il n'est pas si étonnant du point de vue de la question que je poserai maintenant: qu'est-ce que Mikel Dufrenne nous enseigne? (ou qu'est-ce qu'enseigne la philosophie à travers cet homme pour qui l'œuvre d'art

compte avant tout, puisqu'il peut voir l'œuvre de l'art partout?).

Nietzsche a vertement critiqué l'institution pédagogique. Conséquence: il démissionne de l'Université. Mikel Dufrenne attaque toute forme de pédagogie qui se fait direction de pensée, endoctrinement, mais il reste à l'Université (il y fonde même à Nanterre le département d'esthétique). Ce n'est qu'un apparent paradoxe. Ou plutôt, c'est parce que c'est un paradoxe que cela a une certaine efficacité. La critique des institutions (pédagogiques et autres) a été dramatisée lors de Mai 68. Rester dans l'institution devient problématique. Il s'agit de ne pas y rester attachés à ses valeurs et à son idéologie. C'est donc ce qui sera problématisé dans l'enseignement même (cf. le séminaire qui a donné *Art et Politique*). Pour rester dans l'institution d'une manière «critique» (subversive, perverse?), autrement dit pour mettre l'institution «en crise» (*krinein* et *krisis* se superposant), il faut en quelque sorte retenir la leçon de Nietzsche:

Mon but est de devenir un maître vraiment pratique et d'éveiller avant tout chez les jeunes gens le jugement personnel et la réflexion pour qu'ils ne perdent pas de vue le pourquoi et le comment de leur savoir².

À chaque fois que je citerai maintenant Nietzsche, on croira entendre la voix de Mikel Dufrenne. Le maître *pratique* est celui qu'anime un souci de formation. Il n'est donc pas préoccupé de la seule transmission d'informations (théoriques ou autres). Il ne projette pas une image narcissique

2. Étant donné le contexte de cet exposé, les citations de Nietzsche sont sans références. Je me sers des traductions utilisées par Martine Meskel et Michael Ryan dans *Qui a peur de la philosophie?* (GREPH, Paris, Flammarion, 1977, Coll. Champs) auxquels j'emprunte ici directement.

secondaire sur ses étudiants (auquel cas il n'enseignerait pas vraiment, obligeant ses étudiants à lui ressembler). Il cherche plutôt à provoquer l'imitation: contre la copie (faire la même chose), pour l'imitation (*faites comme moi!*):

Seul ce qui provoque l'imitation [...] devrait être étudié.

Enseignerait donc le mieux celui qui n'enseigne pas mais révèle que la construction pédagogique est dé-construction, fondée sur le non-fondement, ou la défondation (*sfundamento*, comme le dit le philosophe italien Gianni Vattimo en s'inspirant de Heidegger). Il s'agit par conséquent d'un enseignement qui est «fondé» sur un savoir-dire-«non», qui ne craint pas l'*Abgrund* qui s'ouvre alors pour la pensée. C'est dès lors toute la question de la tradition, du passé, des figures d'autorité qui apparaît ici. Pour réussir, l'enseignement doit être mené d'une certaine façon, pour que le professeur évite la projection de sa propre image et que soit engendré chez le destinataire le désir de chercher sa propre loi. Le paternalisme guette tout enseignant:

Comme le père [...], l'éducateur, la classe, le prêtre voient tout naturellement dans chaque être nouveau une nouvelle occasion de s'approprier un objet.

Le professeur doit alors veiller à ce que ses étudiants ne deviennent pas ses fils, des disciples. Pour éviter l'idolâtrie pédagogique, il doit entraîner le désir de continuer et non de reprendre, le désir de transformer et non de répéter. Marx formulait à sa manière un propos semblable: la liberté n'est obtenue que par l'émancipation du travail vivant de la tutelle du travail mort (machine-capital-institution, produits du système politico-technocratique qui impose). Les utilisations subversives,

les déformations, les expérimentations, les déterritorialisations redonnent sa vie au travail, c'est-à-dire à l'action. Il s'agit donc de refuser la culture dans les formes où elle existe déjà, celles qui sont favorables au sédentarisme de la pensée, aux conformismes de tout acabit, qui servent une idéologie étatique visant l'homogénéité, l'aplatissement, la massification... bref, tout ce qui atrophie en chacun de nous la vie créatrice.

En transmettant des contenus cognitifs toujours les mêmes, en assurant la transmission sans faille et sans passage par une réflexion, l'enseignant intériorise servilement, sans critique, les valeurs de l'idéologie dominante, celles qui aujourd'hui favorisent la généralisation des savoirs, la reproduction, les reprises et les retours (restaurateurs et conservateurs), donc la permanence de l'identique. Opposée à cette culture qui règne dans l'institution, il y a une autre culture: celle qui cultive la Nature, dirait Mikel Dufrenne. Celle qui ne construit pas d'idéaux immuables, éternels, absolus, universels... et impératifs. Une culture qui invite au dépassement de soi et non à préférer inconsciemment la peur à laquelle nous soumettent les forces invisibles du système qui assure la solidité et la permanence des idoles (des idéaux). Pour ne pas alimenter la cohorte des conformismes, mais plutôt faire trébucher les pré-jugés, pour rompre les vérités dogmatiques et laisser travailler de nouvelles valeurs créatrices, il faut abandonner les investigations érudites stériles, ne pas se contenter d'une culture livresque, encyclopédique, panoramique, c'est-à-dire du passé transmis tel quel, *ad vitam aeternam*...

Donnez-moi de la vie d'abord, je vous en ferai une culture. C'est pourquoi, chez Nietzsche qui ne

sépare pas théorie et pratique, mais critique et enrichit l'une par l'autre, la culture est surtout un mode d'existence, un style, une pratique. Pour échapper à la culture étatique, il ne suffit donc pas de s'opposer aux programmes officiels, de se cambrer devant les prescriptions qu'ils recèlent et qui motivent bon nombre de nos gestes, il faut encore déconstruire. Autrement dit, il faut passer à l'action, agir sur les valeurs et l'histoire. Pour Nietzsche, un tel travail de démythification passe nécessairement par le langage. En effet le langage exerce un rôle décisif comme moteur du penser, pour permettre de découvrir que «les vérités sont des illusions dont on a oublié la nature de métaphore» parce qu'on a arraché le concept du sentiment où il a pris naissance (cf. *Le poétique*). Pour Nietzsche, un être qui pense c'est d'abord et surtout un corps «affecté». C'est pourquoi, pour donner à la pensée son envol, pour lui permettre de s'épanouir librement, il convient de renouer avec ce que l'idéologie de la Vérité, de la Connaissance (voire de la Communication) avait exclu, ou tout au moins dénié, c'est-à-dire le corps, la pulsion, l'instinct, la différence...; l'originare en tant qu'il est inassignable, mais reste l'attribut (ou la condition?) de ce qui fait pression sur l'ordre des choses pour qu'elles *s'autrent*. Il faut renouer avec ce que Heidegger nomme le sentiment de la situation (*Befindlichkeit*)... pour y sentir, ajouterait Mikel Dufrenne, la pression de la Nature sur l'Histoire. Pas n'importe quelle Nature: une Nature naturante, non pas naturée. Je dirai donc, en tordant un peu la proposition de Mikel Dufrenne dans une formule équivoque: il faut *cultiver la Nature*.

Savoir danser avec les pieds, avec les idées, avec les mots, faut-il que je dise qu'il est aussi nécessaire de le savoir avec la plume — qu'il faut apprendre à écrire?

Il ne s'agit donc pas de l'anarchie du n'importe quoi revendiqué contre l'autorité des systèmes. Ni l'expression débridée d'une prétendue subjectivité essentiellement souveraine. Il s'agit de multiples renversements ludiques et branchements inédits où les choses perdent leur rigidité, où l'usage des savoirs devient un plaisir. C'est souvent ce qu'oublie la philosophie, et beaucoup de formes d'enseignement lorsqu'elles souscrivent à la demande étatique de la transmission intégrante des savoirs. Comme nous le montre de plusieurs manières Mikel Dufrenne, les savoirs ne sont pas une matière à transmettre, mais plutôt un matériau à travailler. Mais les règles de ce travail ne sont pas établies, connues une fois pour toutes; il faut savoir les inventer, d'une manière créatrice. Et on le peut. Il suffit de le vouloir, diront certains. Je crois qu'il est plus juste de dire qu'*on le doit*. C'est là notre responsabilité face à l'humanité.

Pour éviter toute forme d'idéalisme, Nietzsche insiste sur la nécessité de vivre sa philosophie. Bref, l'enseignement de Nietzsche et de Dufrenne est le même: la vraie philosophie, c'est la vie. Mais une vie «non-sage». Une vie imprudente, où il est question de (se) risquer continuellement, pour inventer des voies, et des voix nouvelles à la pensée. Travail de la pensée où comme le disait Foucault, travailler c'est entreprendre de penser autre chose que ce qu'on pensait avant. Pour pouvoir penser autrement, ajouterais-je. Ainsi l'enseignement n'est pas constatif, dénotatif, ou descriptif de ce qui est, mais bel et bien performatif. Il «fonde» ce qui n'est pas encore, si on veut bien donner à ce mot, paradoxalement, un sens herméneutique³. Il fait être, parce qu'il signifie apprendre à dire «non», c'est-à-dire «oui» à la vie (à

la poésie, à la fantaisie, au rire, etc.). Comme Nietzsche le rappelle à propos de Zarathoustra, il ne suffit pas de penser différemment, de parler différemment, il faut *être* différemment.

En définitive, je ne parle que de ce que j'ai vécu, pas seulement de ce que j'ai pensé; en ce qui me concerne, l'opposition de la pensée et de la vie n'est pas pertinente. Ma «théorie» est engendrée par ma «pratique».

C'est mal récompenser son maître que de rester toujours disciple. Et pourquoi ne voudriez-vous pas effeuiller ma couronne? Vous me vénerez: mais qu'advient-il si un jour votre vénération penche ailleurs, ou *s'écroule*? Prenez garde! Une statue pourrait vous écraser!... Vous ne vous étiez pas encore cherchés: c'est alors que vous m'avez trouvé. Ainsi font tous les fidèles et c'est pourquoi toute foi compte si peu. Maintenant je vous ordonne de me perdre et de vous trouver.

Dans toutes mes lectures de Mikel Dufrenne, il se produit toujours la même étrange situation. J'ai une grande difficulté à recevoir le dernier chapitre. Dès que surgit la Nature naturante, je réagis. Tout au long des chapitres, je me sens très souvent dans le partage; c'est l'enthousiasme. Mais dès que j'arrive au dernier chapitre, c'est le court-circuit. Cette Nature naturante apparaît partout, souvent sous des airs de solution à des maux plus que comme condition de la création. Elle m'apparaît quelquefois ressortir aux transcendants kantien. Elle me semble aujourd'hui plus près de l'élan vital bergsonien, du côté de la résistance et de l'imagination... Je n'ai jamais bien compris si cette Nature naturante, comme présence de l'originale, entraîne une régression (régression sans doute aux effets créateurs); j'aime plutôt penser

3. Cf. Gianni Vattimo, «Vers une ontologie du déclin», dans *Critique*, n° 452-453, janvier-février 1985.

qu'il s'agit non pas d'un *retour* à l'originaire, mais d'un *retour de* l'originaire dans l'histoire. Comme la pression de ce qui ne veut pas ou ne peut pas disparaître. Bref, ce qui rend la société malade d'elle-même.

Pour montrer combien je considère cette hésitation positivement, pour souligner combien cette oscillation du sentiment me semble correspondre à l'état d'esprit nietzschéen que j'ai rappelé brièvement ici, je me permettrai une conclusion anecdotique en confrontant deux dédicaces.

En 1977, me donnant son *Subversion, perversion*, Mikel Dufrenne me disait: «En souvenir et en attente de discussions sur *les* approches de l'art.» Cela avait beaucoup flatté le jeune historien d'art que j'étais alors et qui s'efforçait d'utiliser quelques marteaux pour ébranler certaines figures sacrées de la discipline, et qui espérait danser avec l'histoire de l'art traditionnelle en élaborant des alliances, des couples inattendus et inventifs avec les sciences humaines.

En 1981, dans le tome 3 de *Esthétique et philosophie*, Mikel Dufrenne me disait ensuite: «Bien amicalement, pour René Payant qui vire à l'esthétique.» Cela a eu l'effet d'une douche froide: j'allais tomber en philosophie! Donnée avec gentillesse et générosité, cette phrase a néanmoins été pour moi une *provocation*. L'historien d'art que je suis, craint souvent le philosophe, ou l'esthéticien, pour le peu d'attention qu'il accorde à la forme singulière des œuvres. Le philosophe ne colle pas assez à l'analyse directe et patiente des œuvres. Je m'aperçois aujourd'hui que la philosophie permet de *décoller* de ces analyses qui peuvent aisément devenir aveuglantes ou se transformer en objets

fétiches. J'essaie donc de décoller par le langage même, les jeux de mots, le plaisir des formules qui ponctuent mon enseignement. Je sais bien que cela n'est pas sérieux. C'est ma façon d'écrire des derniers chapitres qui font choc (*stoss*); c'est-à-dire qui empêchent de s'endormir dans les bras rassurants des conformismes...

Dans vos carrières, donc dans vos vies, rencontrer un Mikel Dufrenne, c'est la chance et le bonheur que je vous souhaite.